

DERNIER BATEAU POUR TANGER

DU MÊME AUTEUR

Bohane, sombre cité, Actes Sud, 2015.

L'Œuf de Lenon, Buchet/Chastel, 2017.

KEVIN BARRY

DERNIER BATEAU
POUR TANGER

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Carine Chichereau

BUCHET • CHASTEL

Ce livre a été publié avec le soutien
de Literature Ireland.



Titre original : *Night Boat to Tangier*

© Kevin Barry, 2019.

Et pour la traduction française :

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020.

ISBN : 978-2-283-03370-8

Pour Olivia

« En Espagne,
les morts sont plus vivants
que dans aucun autre pays du monde. »

Federico García LORCA

DES FILLES ET DES CHIENS

Dans le port d'Algésiras, octobre 2018

Tu penses qu'on est près d'en voir la fin, Charlie ?

Je crois que tu as déjà pratiquement répondu
à la question, Maurice.

Deux Irlandais maussades, dans la lumière humide
du terminal, dont les gestes expriment le malheur
et une souffrance ancienne – ils sont nés avec ces gestes,
et ils y ont facilement recours.

Il fait nuit dans le vieux port espagnol d'Algésiras.

Ah oui, et puis cet endroit est aussi affreux que vous
pouvez l'imaginer – on aimerait avoir des yeux dans le dos.

Le terminal des ferries paraît hanté, sentiment sinistre.
Il pue les corps fatigués et la peur.

On voit des lambeaux d'affiches effilochées – les disparus.

DERNIER BATEAU POUR TANGER

Des avis des douanes – les narcotrafiquants.

Un aveugle s'agite dans la sueur nocturne,
il claque des dents pour vendre des billets de loterie,
pareil à un gros serpent à sonnette
– sa présence n'aide guère.

Les Irlandais scrutent sans vergogne les visages
qui passent à travers le brouillard de sept sources
de distractions entremêlées : amour, chagrin, douleur,
sentimentalisme, avarice, désir, pulsion de mort.

En surplomb, un café-bar auquel on accède
par un escalator qui siffle ses promesses, cliquetant de vie.

Plus loin, un guichet surmonté d'une pancarte portant
l'inscription INFORMACIÓN – dites-nous-en plus –,
avec un rebord qui s'avance, comme pour poser
une question.

Maurice Hearne et Charlie Redmond sont assis
sur un banc à quelques mètres à l'ouest de ce guichet.
Ils viennent d'aborder la cinquantaine. Les années se
déroulent au rythme des vagues à présent. Sur leurs
figures, les lignes dures de leurs mâchoires, leurs bouches
chaotiques, on voit la trace des climats passés. Pourtant ils
gardent – presque – l'air charmeur.

À présent, avec la précision d'un tandem, ils tournent la
tête vers le guichet des INFORMACIÓN.

Tu veux y retourner, Charlie, lui dire encore un mot ? Pour voir quand est-ce qu'il arrive, le prochain bateau ?

Ouais, mais c'est toujours le même gars. Celui qui a une sale tronche. Il est pas du genre bavard, Moss.

Essaie quand même, Charlie.

Charlie Redmond se lève de son banc dans un bouquet de soupirs. Il déploie ses longs os. S'approche du guichet. Il boite, il traîne sa jambe droite en la tirant doucement, avec l'aisance de l'habitude. Pose les coudes sur le rebord. Il est auréolé d'une menace insolente. Affiche l'expression d'un petit voyou des rues. Son espagnol est fortement empreint de l'accent du nord de Cork.

Hola y buenos noches, dit-il.

Il attend un long moment, regarde par-dessus son épaule, interpelle Maurice.

Pas de réponse, Moss. Il tire toujours la gueule.

Maurice secoue la tête avec tristesse.

Putain, je déteste ça, de pas savoir.

Charlie essaie de nouveau.

DERNIER BATEAU POUR TANGER

Hola ? Pardon ? Je voudrais savoir d'où vient le prochain bateau, c'est celui de Tanger ? Ou... le prochain qui part ?

Silence éloquent ; geste.

Charlie se retourne vers son vieil ami et imite le haussement d'épaules de l'informacionista.

Y a que ses épaules qui causent, Maurice.

Habla Inglés, faut que tu lui dises, Charlie.

Mais Charlie lève les mains et retourne en se traînant jusqu'à son banc.

Habla mon cul, oui. Tout ce qu'il fait, c'est hausser les épaules, et me regarder d'un drôle d'air.

Il a une tronche de mariage raté, dit Maurice.

Il se retourne d'un seul coup et hurle en direction du guichet :

Tu nous fais chier avec ta sale gueule !

– puis il arbore un sourire plein d'humour.

Le gai sourire un peu de travers de Maurice Hearne n'est pas rare. Il a l'œil gauche vitreux, mort, et l'autre étrangement ensorcelé, animé d'un excès de vie, question d'équilibre. Il porte un costume miteux,

une chemise noire au col ouvert, des baskets blanches et un chapeau melon perché à l'arrière de son crâne. Élégant, autrefois, c'est sûr, mais dépassé aujourd'hui.

Tu lui as dit, Maurice. Tu l'as remis sur le chemin des bonnes manières.

Charlie Redmond ? Il flotte parfois sur son visage un air ancien de courtisan, de l'époque médiévale, celui d'un homme qui pince son luth pour vous. Dans un petit creux environné de reines-des-prés. Le regard chaud, adultère, et là encore un costume miteux, mais des chaussures stylées couleur rouille-orangé, des creepers au dessus en daim, avec une belle cravate en velours vert. Et puis des problèmes de digestion, des valises comme des tombeaux sous les yeux, et des bleus à l'âme.

Par terre, entre les pieds des deux hommes, un sac de sport – un vieux sac Adidas complètement bousillé.

Depuis toutes ces années qu'on vient ici, hein, Charlie ?

Je sais.

On pourrait croire qu'on parle la langue.

On n'est pas des flèches, Maurice.

Tu parles que non. Le pauvre petit Maurice Hearne, de Togher, tout au fond de la classe, qui surveille les manteaux.

Tout à coup l'extrémité osseuse du museau de Charlie frétille car il détecte un changement dans l'atmosphère du terminal.

Policía, dit-il.

Où ça ?

Tu vois ? Là-bas.

Que Dieu me préserve. Change de tronche, Charlie.

Tu sais quoi, Moss ? Je miserais pas sur toi à la prison d'Algésiras. Tu vois ce que je veux dire ? Dans une cellule mixte ?

Je suis trop joli garçon pour une cellule mixte, Charlie. En moins d'une demi-heure je serais le chéri d'un des gars. Pedro, ramène-toi par-là, ton dîner est servi.

La police se fond dans la foule de nouveau.

Foule qui se fait de plus en plus dense.

Nul ne sait qui va franchir le détroit ce soir, ni dans quel sens – on débat de l'autre côté ; il y a du grabuge à Tanger, et c'est pas la première fois.

Ça pourrait prendre des heures, Maurice.

Ils bougeront pas avant le 23. Il est pas encore minuit.

Ouais, mais ils le prennent par quel bout, le 23 ?
Et s'ils démarrent à minuit cinq, ce soir ? Ou à minuit
moins cinq, la nuit prochaine ? C'est toujours le 23, bordel.
Ça nous ferait toute une journée à poireauter.

Les hautes fenêtres testent la lumière complexe
du port d'Algésiras. L'éclat aveuglant des lampes à arc,
la pollution ambiante et la réfraction de la chaleur laissée
par le soleil de la fin octobre rendent l'air épais, enfumé,
et la nuit luit comme si elle était vivante, dense.
Assez épaisse pour ses fantômes, qui flottent
en suspension au-dessus de nous.

Un haut-parleur diffuse une annonce – précipitation
de consonnes espagnoles rapides dans le féroce idiome
andalou –, dont l'intrusion irrite les deux hommes.

Le message se fait plus erratique et plus complexe à mesure
qu'il est débité – nous sommes dans les faubourgs
de l'hystérie –, et du fait qu'ils ne maîtrisent pas cette
langue les deux hommes sont à la fois perplexes
et en colère.

Enfin, la voix décline et se tait, alors ils se tournent
l'un vers l'autre.

En fait, ça nous apprend pas grand-chose, hein, Maurice ?

Non, Charlie. Pas grand-chose.

Maurice Hearne se lève et s'étire de tout son long. Il écoute, inquiet, ses articulations qui craquent – putain de merde. Il sent les nœuds de serpents dans sa colonne vertébrale.

Comment que le Christ a pleuré à Gethsémani, dit-il.

Il se tourne vers les hautes fenêtres et plisse les yeux d'un air morbide, puis d'un simple regard il interroge son vieil ami ; Charlie Redmond soupire un acquiescement fatigué.

Du sac de sport Adidas, les deux hommes sortent une liasse de flyers, impression laser. Ils montrent le portrait d'une fille d'environ vingt ans. Cette fille, c'est Dilly Hearne. On ne sait pas très bien où elle se trouve.

*

Ben voilà, on est à la recherche d'une jeune fille, dit Maurice.

C'est la fille de cet homme-là, qu'on cherche. Il l'a pas vue depuis trois ans.

La photo est un peu vieille, maintenant, mais elle doit toujours avoir la même tombée, je dirais.

Maurice ? Ils vont piger que dalle là...

DES FILLES ET DES CHIENS

La photo est un peu vieille, maintenant, mais elle doit toujours avoir la même... La même allure, je dirais ?

Elle est petite. Elle est jolie. Elle porte sûrement toujours des dreadlocks.

Des dreadlocks ? Vous savez, Bob Marley ? Les rastas ?

Elle a peut-être un chien ou deux avec elle.

Un chien au bout d'une corde, ce genre de truc ?

Elle est jolie. Elle a vingt-trois ans aujourd'hui. Elle a sûrement des dreadlocks de rasta.

Tu sais de quoi on va avoir besoin, Charlie ?

De quoi, Moss ?

Du mot en espagnol pour les punks à chien.

Les punks à chien ? hasarde Charlie. Les petits cons aux cheveux longs ? Les nomades new age ? Comment que tu les appelles, toi ?

Ouais, et entre nous...

Ça me dérange pas, Maurice, mais ce sont ces cons-là, ici même, qui ont inventé le concept du punk à chien.

C'est parce qu'ils ont le climat pour ça, Charlie. À faire les lézards sur leurs plages de sable noir. Avec toutes ces gonzesses et ces clébards.

*

Je crois que je connais quelques mots, Moss.
En réfléchissant. Je veux dire, rapport à leur langue.

Éclaire ma lanterne, Charlie.

Supermercado.

Et ça, chez nous, c'est quoi ?

Tesco.

Moi aussi, y en a quelques-uns que je me rappelle.
Comme... Gorrión ?

Gor-quoi ?

Gorrión ! De l'époque où j'étais à Cadix... Est-ce que je t'ai raconté, Charlie, que j'étais amoureux d'une dame plus âgée à Cadix ?

Je m'en serais sûrement souvenu, Maurice.

On faisait l'amour toute la nuit, Charles.

Vous étiez plus jeunes.

Et tu sais ce qu'elle faisait pour moi le matin ?

Je suis tout ouï.

Elle me cuisinait des moineaux, Charlie.

Ah, ils boufferaient n'importe quoi, ces gens-là, pas vrai ?

Gorrión ! Moineau !

Si c'est pas vissé par terre, ils le bouffent ! Et que je te le passe à la poêle à frire, et hop, dans le gosier. Ça doit être du genre bien grassouillet, tout ça, Moss ? Un petit moineau ?

Huileux comme John Travolta. Et y a pas grand-chose à grailler sur les os, faut le dire.

Tu veux connaître le fond de ma pensée, Maurice ? J'ai le cul en vrac depuis le poulpe qu'on a mangé à Malaga.

Tu veux dire qu'il te fait coucou, Charlie ?

Ouais, c'est ça. Mais le pire, à Malaga, c'était pas le poulpe.

Non, ça c'est sûr.

Et de loin, même.

*

Les bruits de la nuit dans le port d'Algésiras :

Grésillement des annonces par haut-parleur.

Vrombissement d'insecte des bateaux de la police sur l'eau.

Doux tumulte de la foule sans cesse mouvante à travers le terminal.

Dehors :

Un chien d'attaque aboie une gerbe d'étoiles.

Un jet de la base militaire fend le ciel.

Dedans :

un gamin simplet, d'une voix chantante, dit une prière en arabe.

Un rire jaillit d'une machine à expresso.

Après avoir étendu ses longues jambes grêles, croisé les chevilles, noué ses doigts derrière la nuque, Charlie Redmond regarde en l'air, examine les hauteurs voûtées du terminal, et les caprices de la vie en général.

Tu sais ce qui est tragique, Maurice ?

Quoi donc, Charlie ?

Depuis 1994, j'arrive plus à me regarder dans une glace.

Tu étais beau gosse à l'époque, Charles.

J'étais canon ! Beau comme un camion tout neuf.

Maurice tourne la tête vers la gauche, puis vers la droite, pour défaire les nœuds dans son cou. Des images glissent en lui. Le bois d'Ummera, au nord de Cork, où il a passé ses premières années. Et Dilly, petite, quand il la promenait à travers l'hiver gris-blanc de Londres, sur Stroud Green Road. Et Cynthia dans la maison des abords de Berehaven, dans les draps du matin quand le soleil entrait à flots.

Je suppose que je faisais un sex-symbol improbable. C'est vrai, tu balances cette vieille cafetière sur le papier, et ça a aucun sens. Et après ?

Il y a quelque chose de magique. Ou plutôt, y avait, Moss. Autrefois.

Ils regardent au loin. Soupirent au ciel. Leurs bavardages sont un bouclier contre les sentiments. Ils reprennent les affichettes et se lèvent de nouveau. Les tendent aux passants – rares sont ceux qui les acceptent. De la compassion se dessine lorsqu'ils détournent légèrement le regard. Les personnes disparues forment ici une armée silencieuse.

Elle s'appelle Dill, ou Dilly, dit Charlie.

Elle est peut-être passée à Grenade ? Y a pas longtemps.

Elle a peut-être rejoint une bande. Ils se déplacent en troupeaux, non ?

En bande, les punks à chien.

Dilly Hearne, vingt-trois ans, une jolie fille avec des dreadlocks, des chiens, et elle a des yeux vert pâle.

C'est de sa mère qu'elle tient ses yeux. Sa mère, c'était une protestante de Kinsale.

Que Dieu ait son âme.

Les yeux verts et de petite taille. Dill ou Dilly ?

Maurice ?

Charlie a repéré un jeune type qui vient d'arriver dans le terminal. Maurice le remarque à son tour. Le jeune homme a une vingtaine d'années, des dreadlocks, il porte un pantalon de style camouflage et des bottes des surplus de l'armée, il trimballe un sac à dos fagoté de manière comique. Il tient un chien en laisse au bout d'une corde. Il balance son sac à dos. Il est très bronzé. De la poussière incrustée dans la peau – la poussière rouge des montagnes. Il sort une brique d'un litre de vino tinto. Puis une gamelle

de son sac à dos, où il verse un peu de vin qu'il offre à son chien. Lorsqu'il ouvre la bouche, il s'exprime avec un accent anglais, de l'ouest rural du pays.

À la tienne, Lorca, dit-il. À ta santé, mon pote.

Maurice et Charlie l'observent avec intérêt. Ils s'échangent un regard austère. Le chien lape le vin ; le jeune homme lui tapote la tête et se met à rire. Maurice et Charlie s'approchent. Ils se plantent devant lui, silencieux, souriants. Aussitôt il lève les yeux avec une certaine crainte, et s'empare de la corde, à croire qu'il veut retenir le chien. Maurice sourit alors à l'animal, coince sa langue entre ses dents et crache un retentissant :

Ksssssstt !

*

Mais Charlie Redmond ? Il a un truc avec les chiens. Il tend la main vers Lorca, lui prend la patte, la lui serre. De son autre main grande ouverte, il le caresse autour des yeux, comme pour l'hypnotiser, en décrivant des mouvements d'avant en arrière, et l'animal semble aussitôt conquis.

Maurice et Charlie sont assis sur le banc à l'ouest du guichet marqué INFORMACIÓN au terminal des ferries d'Algésiras par une soirée d'octobre avec un jeune homme mal fagoté fermement coincé entre eux.

Tous trois regardent le chien enamouré qui rigole.

Qu'est-ce qu'il est mignon, hein ? dit Charlie.

Il est adorable, dit Maurice.

Un bon vieux chien adorable, dit Charlie. Comment c'est son nom, déjà ?

Il s'appelle Lorca.

Et toi, c'est quoi ton petit nom ?

Benny.

T'es un mec bien, Ben.

Benny et Lorca. Adorable. Il s'appelle Lorca à cause du petit ailier, c'est ça ? Celui qui était au Real Madrid ? Vers la même époque que Zidane ?

Le petit qui était hallucinant ? dit Maurice. Qui filait comme le vent ?

J'ai toujours aimé les ailiers, dit Charlie. Des petits gars fins et rapides.

Vif comme l'éclair, ce petit là, dit Maurice. Tu peux toujours t'accrocher pour essayer de le marquer.

C'était ton style à toi aussi, Moss, pas vrai ?

Ah, sûr que je carburais, Charles.

Tu en avais sous le pied sur les cinq premiers mètres.

Mais le toucher de balle, ça suivait pas, Charlie.

Tu as toujours été trop dur avec toi-même.

Benny se lève et attrape son chien – il veut mettre un peu de distance entre lui et ces deux vieux bizarres.

Les mecs, faut que j'y aille, là, dit-il.

Mais Charlie tend une main amicale, la laisse planer un instant pour accentuer l'effet comique, et tout à coup elle s'abat sur l'épaule du jeune Anglais fermement, pour le faire se rasseoir sur le banc.

Y a pas le feu, Ben. Tu vois ce que je veux dire ?

Mais écoutez, dit Benny.

Maurice se lève et approche la tête tout près de celle de Benny.

Dilly Hearne, elle s'appelle, dit-il. Dill ou Dilly ?

Elle a vingt-trois ans maintenant, tu piges ? dit Charlie.

Je connais aucune Dilly ni aucune Dill ! Je connais aucune...

Jeune fille irlandaise ?

Je connais des Irlandaises.

C'est vrai ? dit Charlie.

Mais aucune Dill ou Dilly. En fait...

Où tu les as connues, ces Irlandaises ? Hein, c'était où, Ben ? C'était à Grenade, pas vrai ?

Je sais pas ! Putain, j'ai rencontré des tas de...

Benjamin ? dit Maurice. On dit pas que vous vous connaissez tous, ni rien de tout ça. Y a peut-être un demi-million de gentils gosses dans votre genre en Espagne.
Au train où vont les choses.

Charlie murmure :

Parce que y a le climat pour ça, ici.

Maurice murmure :

Vous pouvez pioncer sur les plages.

Comme les seigneurs de la nature, dit Charlie.

Sous la voûte étoilée, dit Maurice.

Charlie se lève, soudain impressionné et déclame :

« Sous l'arbreciel d'étoiles lourd d'humides fruits bleu nuit. » C'est de qui, ça, déjà, Maurice ?

Je crois bien que c'est le Barde, Charlie. Ou peut-être du petit Stevie Wonder.

Un génie. Ce petit Stevie.

Charlie, arborant le sourire intelligent d'un prêtre, passe en boitant derrière le banc. Il enroule un bras affectueux autour du cou de Bennie. Se penche pour lui chuchoter à l'oreille :

Les filles et les chiens tous entassés en un joli monticule sur la plage, avec le ciel au-dessus de toi comme si c'était le paradis.

Tu es allongé là, Ben, dit Maurice, et tu regardes en l'air.
Tu ne sais pas si tu flottes ou si tu tombes, mon gars.
Tu crois qu'il entend la mer, Charlie ?

J'en doute pas une seconde, Maurice. Elle clapote.
Doucement. Au bord de ses rêves.

Tu sais ce qu'il a pas envie de voir dans ses rêves, Charlie ?

Quoi donc, Moss ?

Nos tronches.

C'est une petite jeune fille, Benny. Une jolie fille.
Et tu vois le truc ? On nous a dit qu'elle allait vers Tanger.

Ou peut-être qu'elle revenait de Tanger.

Le 23 de ce mois. Dans quel putain de sens ?
Mais tout ça, c'est pour le 23.

C'est ce que nous a dit un jeune homme, à Malaga.

Parce que ce jeune homme-là, il était d'humeur
à nous filer des tuyaux.

Maurice se rapproche de nouveau de Benny et l'examine. Il y a en lui quelque chose qui rappelle la berge d'une rivière. Qui ressemble à un castor, ou à une belette. Il lit dans les éclats bleus des iris du garçon. Il n'en a peut-être plus pour très longtemps, pense-t-il. Il a l'air d'un fantôme. Il a peur, et à juste raison. À présent, Maurice lui confie doucement :

Tu sais, mon gars, c'est ma fille qui a disparu.
Tu imagines ce que ça fait ?

Charlie s'adresse à lui aussi doucement :

T'as des mômes, toi, Ben ?

Tu as des lardons, Ben ? Non ? T'as pas laissé un petit paquet poilu quelque part après ton passage ?

À Bristol, ou un bled du même genre ? dit Charlie.
T'as pas semé des Benjamin juniors derrière toi ? Incrustés dans le ventre d'une de ces pauvres punkettes qui ont craqué pour ton œil de velours ?

Où tu as planté ta graine ? dit Maurice.

Benny secoue la tête. Il regarde autour de lui, cherchant du secours, mais personne ne peut l'aider à sortir de cette mauvaise passe.

Tu sais ce que c'est la compassion, Benny, dit Maurice. Tu es un gars super. Je le vois. Alors essaie un peu de te mettre à ma place, tu veux bien ? Imagine, au bout de trois ans, comment tu serais prêt à faire n'importe quoi pour te libérer de cette sensation. Parce que mon cœur, tu sais, il est sorti de sa putain de boîte, et il est parti courir tout seul à travers le monde. Et on nous a dit qu'elle se dirigeait vers Tanger, Dilly, et qu'elle voyage avec d'autres jeunes.

Je sais pas, dit Charlie en s'asseyant de nouveau, agitant une main paresseuse. Peut-être qu'il y a un convoi qui va débarquer à Algésiras ? Pour passer l'hiver en Afrique, avec le soleil qui te réchauffe ton petit cul maigrichon de païen. Super. Et vous tous, là, les petits oiseaux qui planent. J'en vois des roses, des verts, des jaunes. Tous très mignons.

Donc c'est ça le plan, Benjamin ? Ben ? Dis-moi, mon petit, tu es tout pâle.

Ce que je vais faire, c'est te reposer la question, Benny. Dilly Hearne ? Dill ou Dilly ?

Mais putain, je connais aucune Dilly Hearne !

Charlie passe le bras autour du cou du garçon.

Tu sais ce que je pense, Maurice ?

Quoi donc, Charlie ?

Je pense que ce gars est un gros branleur.

C'est un peu dur comme jugement, Charlie.

Benny essaie de se lever, mais Charlie, la force souriante, l'oblige à se rasseoir sur le banc.

Tu sais ce qui se passe, Benny, dit-il, quand on se branle trop, et ça, c'est juste mon opinion, fiston, c'est vrai, c'est rien qu'une théorie, tu sais ? C'est mes... spéculations morbides. Mais ce qui se passe, quand on se tire la nouille, c'est pas seulement ton jus qui se répand, c'est pas seulement l'essence qui est perdue. Ce qui se passe, selon ma théorie, et c'est un truc auquel j'ai beaucoup réfléchi, en fait...

Un vrai philosophe, dit Maurice. Ce mec-là. Charles Redmond de Farranree.

Tu sais ce qui se passe, d'après mon opinion, à force de convoquer la veuve poignet, c'est que ça finit par te monter au cerveau, et ça te flingue la mémoire.

La mémoire ? dit Maurice.

Et de claquer sèchement des doigts.

Kaput, dit-il.

Et faut pas venir pleurnicher maintenant, fiston, ça sert à rien. Parce qu'au terminal des ferries d'Algésiras...

Ils ont entendu pire.

Et toutes ces réflexions n'ont rien de personnel, Benny, hein ? Mais je dois dire que tu as bien le profil du gars qui passe son temps à se branler, tu sais ?

Maurice s'écrie :

Il a même un bras plus long que l'autre, à force !

Alors il se lève et prend la laisse de Lorca, comme s'il partait avec le chien.

Viens-là, dit-il. Ce serait atroce pour ce pauvre Lorca s'il se réveillait sans sa tête accrochée à son cou, dans le port d'Algésiras, tu crois pas ? Un vrai cauchemar, Ben.

Quel horrible environnement, dit Charlie.

Quel lieu terrible, dit Maurice.

C'est le genre d'endroit où les choses peuvent partir en couille si vite que t'as pas le temps de réagir, Ben. Tu piges ?

Dilly. Est-ce que tu as vu Dill ?

Elle est petite.

Elle est jolie.

Dill ?

Ou Dilly ?

Enfin le jeune homme répond d'une voix blanche, affaiblie.

Je l'ai peut-être vue une fois, à Grenade.

*

C'est un dilemme terriblement irlandais – une famille brisée, l'amour perdu, et toute la mélancolie qui va avec –, auquel on propose une solution à l'irlandaise : et merde, on va boire un coup.

Ils vont au café-bar. Comme s'ils faisaient leur petite promenade du soir. Le jeune homme, Benny, est positionné

entre eux tandis qu'ils montent l'escalator en caravane bien ordonnée – il pourrait détalé, mais pour une raison obscure il préfère éviter.

Le bar attend, lugubre sous l'éclat aveuglant des néons. Il dirige le fil de ses voix. Les trois hommes prennent place sur des tabourets qui pivotent en grinçant. Ici, on entend presque le temps qui passe. Charlie et Maurice s'asseyent de part et d'autre de Ben. Tous trois boivent une petite bière. Lorca est assis à leurs pieds, content, Charlie le tient en main.

Comment tu trouves l'Espagne, Ben ?

Ça va.

Moi-même et ce gars-là, on vient là depuis longtemps. Combien ça fait, Maurice ?

92, Charlie, je dirais. 93 ?

Le temps ? C'est pareil qu'une plume au vent, Benny.

Benny ? dit Maurice. Tu as l'air sérieux. Détends-toi. Tout ce qu'on fait, là, c'est boire une petite cerveza, histoire de se mouiller le sifflet.

Charlie se penche et s'adresse au chien avec amour.

C'est qui le meilleur, hein ? lui dit-il.

DERNIER BATEAU POUR TANGER

Le chien roule des yeux. Charlie Redmond sait immédiatement à quelle mélodie répond un chien, et il la lui fredonne. Puis il se met à chuchoter un commentaire de match de foot :

Zidane a la balle... Il fait un demi-tour serré... Il regarde en l'air... Il l'emmène vers les buts... Raúl !... Raúl manque le ballon, le goal récupère la balle... Non ! Le goal la lâche !... Et c'est Lorca qui l'attrape au rebond !... Et c'est tout le Bernabéu qui scande son nom.

Maurice se penche vers Benny pour lui chuchoter quelque chose de confidentiel :

Charlie Redmond ? Tu veux mon opinion ?
C'est un homme qui sait communiquer avec les chiens à un niveau viscéral. Tu comprends ce que je veux dire, hein ?

Putain, mec, j'en ai pas la moindre idée.

Ils se lèvent presque pour lui parler.

C'est bon ?

Puis Charlie consulte le chien et l'écoute ensuite avec attention.

Vous entendez ça ? Il dit que Raúl est le bâtard le plus égoïste qui a jamais enfilé une botte en cuir. Pas une fois dans sa vie il a passé une balle à quelqu'un.

Ben c'est pratiquement ça qu'il faut, quand on est avant droit, dit Maurice. J'étais exactement pareil quand je jouais milieu défensif gauche.

Tu ne savais pas contrôler comme Raúl, Maurice, sincèrement.

J'ai jamais dit que j'étais du niveau du Bernabéu, monsieur Redmond.

Charlie se penche, à croire qu'il veut écouter de nouveau le chien.

Qu'est-ce qu'il te raconte, Charlie ?

Il dit que ce gars-là nous a pas tout raconté, Moss, loin de là.

Écoutez, dit Benny. Merci pour la bière, mais il faut que j'y aille. Vraiment.

Maurice se retourne soudain sur son tabouret qui grince et enfonce un pouce dans l'œil de Benny. Le jeune homme hurle de douleur, mais Maurice le fait taire en lui mettant la main sur la bouche.

En toute honnêteté, Ben ? dit Charlie. Ils ont vu bien pire au terminal d'Algésiras.

Si tu veux mon opinion, Ben, c'est un des pires endroits sur Terre.

Charlie hume l'air, il paraît inquiet :

C'est vrai, renifle un peu ça. Tu sens pas une vieille odeur ?
Ça pue l'os et la cendre.

Dis-moi, Benny, est-ce qu'ils sont en route ?

Je sais pas de qui vous parlez.

Dill ? Ou Dilly ?

Quand est-ce qu'elle était à Grenade, Ben ?

S'il vous plaît, dit Benny. Laissez-moi.

Ouais, on sait. Tout ce que tu veux, c'est retourner
t'amuser. On comprend ça.

Benjamin ? dit Charlie. Il veut une plage de sable noir.
Il veut raconter ses conneries. Il veut une cour de
dreadlocks autour de lui. Il veut les filles, et les chiens
suspendus à chacune de ses paroles. Il veut ouvrir son âme
au clair de lune. Débiter ses débilités sur les étoiles,
et les alignements de cailloux, et les rastas, et la signification
magique du chiffre vingt-trois.

Ce petit con irait pas se chercher un boulot, tu crois ?

Pas de danger.

C'est ça ! dit Benny. Je m'en vais.

Maurice se penche, le rassied violemment sur le tabouret, lui mord l'épaule. Charlie étouffe le cri en plaquant ses doigts sur la bouche de Benny.

Ben ? Y a pas de mal.

Est-ce qu'ils sont en chemin, Benny, hein ?

Je ne sais rien. Je ne peux pas vous aider. J'ai peut-être croisé une Dilly à Grenade. Mais c'était il y a longtemps.

Charlie descend tristement de son siège. Il prend la corde du chien. S'écarte des deux autres en leur tournant le dos. Il respire fort, comme s'il cherchait à se contrôler.

Maurice pose une main paternelle sur l'épaule de Benny.

Pour commencer, Ben ? Je suis désolé de t'avoir mordu l'épaule. Y avait pas de raison. C'est un comportement choquant. Mais j'ai reçu une mauvaise éducation, tu sais ? J'ai pas eu les mêmes avantages que toi. Je dirais que ton vieux, il était comptable, ou un truc du genre, pas vrai ? Ou bien il dirigeait un centre sportif ? En général, c'est ça. Avec ceux de ton espèce. Les punks à chien. Mais moi ? Je viens d'une ruelle où le soleil brillait jamais. J'ai commencé à travailler à l'âge de quatre ans. À Cork. J'étais conducteur de bus, en fait, sur la ligne huit qui va vers St Luke's Cross. Mais ça, c'était y a longtemps, c'était le bon

temps de ma jeunesse, et ça reviendra pas. Oh non, ça c'est sûr. Et jamais j'aurais pensé que je finirais dans cet état. Un homme au cœur brisé. Un homme qui a pas vu sa Dilly depuis trois putains d'années. Tu imagines ce que ça fait ? Mais je m'excuse encore une fois, Benny. C'est vrai. Alors, on se reparle ?

Ben acquiesce à moitié ; il est terrifié.

Dans ce cas écoute-moi attentivement, fais attention à ce que je te dis, ok ? Parce que tu vois ce type, là-bas ? Charlie Redmond ? De Farranree ? Tu vois ce qu'il essaie de faire ? Il essaie de contrôler sa respiration, Ben. Il essaie de redresser sa colonne.

Il interpelle Charlie :

T'essaie de te redresser la colonne, Charles ?

Sûr que j'essaie, Moss, t'as tout pigé.

Bonne nouvelle, Ben, parce que s'il se détend pas ? Rien ne va plus. Je suis très sérieux. Charlie Redmond ? C'est un gentleman. Un philosophe. Un homme si attentif aux émotions qu'il peut communiquer physiquement avec les plus délicates créatures qui soient : les chiens. Charlie Redmond ? Il est loyal comme un vieux clébard et aussi féroce ! Quand c'est nécessaire. Et je vais te dire un truc, alors qu'elle était pas plus grosse qu'une truite. Dilly Hearne, c'était déjà la chouchoute à Charlie. Oh, il était raide

dingue d'elle. Il venait chez nous quatre fois par semaine, ou cinq, il lui apportait des BD, des DVD, il lui filait des bonbons en douce, et si jamais un soir il venait pas elle restait à la fenêtre en haut, à regarder dehors, où qu'il est mon oncle Charlie ? Et ça fait trois ans qu'on n'a pas vu Dilly, et tu imagines ce que ça me fait à moi, son propre père, c'est l'enfer. Mais pour Charlie Redmond ? C'est pareil. Il aura ni paix ni réconfort tant qu'on lui aura pas rendu sa Dilly.

Charlie revient vers eux avec le chien tout content, il s'accroupit devant Benny. Il déboutonne sa veste, sort un couteau, regarde bien autour de lui. Il montre la lame à Benny, des deux côtés. Range l'engin dans sa veste.

Ça me ferait mal d'avoir à découper la tête de ce clebs, Ben, tu comprends ? Alors dis-moi maintenant. Est-ce qu'elle va venir, Dilly ? Dilly Hearne ?

Elle est petite.

Elle est jolie.

*

Sur le banc juste à l'ouest du guichet marqué INFORMACIÓN, Maurice et Charlie sont de nouveau assis, Benny au milieu. Charlie tient le chien en laisse et chantonne doucement pour lui.

Quand elle a eu treize ou quatorze ans ? dit Maurice. Dilly a commencé à nous la jouer théâtre amateur. Des scarifications. Des voix dans la nuit. Des fugues dans les bois d'Ummera où elle s'enterrait vivante. Elle n'appelait ni moi ni sa mère. Même pas un texto. Ça nous rendait dingues. Madame était ensevelie jusqu'au cou dans la terre. Putain, c'était rude, Ben, de gérer ça, elle aurait gagné l'oscar de la connerie, surtout que quand elle était môme. C'était...

Un amour, dit Charlie, qui interrompt sa chanson.

Elle était trop mignonne. Elle regardait un peu la télé avec nous. Elle riait comme une folle. Ses éclats de rire ? Je les sens encore résonner dans ma poitrine.

Est-ce qu'elle va venir, Ben ?

Et aussi sec, continue Maurice, elle a eu quatorze ans, elle s'est mise à fond dans la musique, les livres de magie blanche, et la porte de sa chambre était fermée à clé, et elle restait assise là pareille à un tas de fumier. T'aurais vu sa tête.

Comment ça se passe, dit Charlie, vous formez tous un convoi jusqu'à Algésiras ? Y en a qui vont à Tanger et d'autres qui reviennent ? Ça doit être en rapport avec les chiens. Enfin, c'est ce que nous a laissé entendre notre ami de Malaga.

Vous allez passer l'hiver au Maroc, Ben ?

Quelqu'un revient pour s'occuper de ton clébard ?
C'est comme ça que ça marche ? Et vous bougez le 23
de chaque mois ?

Parce que c'est un chiffre magique ? dit Maurice.

Tu crois qu'on va te laisser filer au Maroc, Ben ?

Tu crois qu'on sait pas comment c'est, le Maroc ?
Une fille pourrait bien se perdre là-bas,
et plus jamais retrouver son chemin.

Le Maroc, on a l'habitude d'y aller depuis 1994, fiston.

Charlie Redmond ? Le gars qui est là ? C'est le seul mec qui
a jamais fait *entrer* de la came au Maroc.

Oh, on en a des vieilles histoires, Ben, on en a connu
des aventures. Ce mec-là ? Maurice Hearne ? Tu sais que
ce mec-là a dealé de la came contre des chèvres
dans le Haut Atlas ?

Qu'est-ce qu'on pourrait t'en raconter, des histoires, Benny.
Tu as déjà essayé d'acheter un troupeau de trois cent
cinquante chèvres à un gars à Marrakech, toi ?

À crédit.

Et avec l'accent de Cork.

Le Maroc ? Ça fait des lustres qu'on sait comment ça marche, là-bas.

Maurice se lève et se poste juste devant Benny.

Où elles sont, les gonzesses avec les chiens, Benny ?

Pourquoi est-ce qu'elles t'ont abandonné, Benjamin ?

Écoutez ! Une ou deux fois, c'est tout ! C'est les seules fois où j'ai parlé avec Dilly. Et ça fait un bail déjà.

Les yeux vert pâle, elle a, dit Maurice. Elle a pris ceux de Cynthia, qui était une protestante de Kinsale, parce que je me suis marié, Ben. Tu crois qu'elle lui aurait enseigné les bonnes manières protestantes, à la gamine ?

Elle parle pas beaucoup, dit Benny. D'après ce que j'ai vu. Elle restait dans son coin.

Une percée : Maurice et Charlie sourient au garçon ; ils sont sympas à présent, comme de vieux oncles.

Elle fabriquait des disques du soleil, dit Benny.

Elle fabriquait quoi ?

Ça s'appelle des disques du soleil. C'est les filles qui les fabriquent. C'est des genres de... pendentifs ? En bois. Pour mettre autour du cou. Les filles font

des dessins avec une loupe, elles brûlent le bois les jours où il y a du soleil. Elles vendent ça dix euros pièce. Trois pour vingt. Sur les marchés et tout ça.

Nom de Dieu, dit Maurice.

Du calme, Moss.

Tu sais que cette fille-là a eu mention très bien au brevet, Charlie ?

Laisse tomber, Maurice.

Comment tu veux que je laisse tomber, Charles ! Une fille qui avait des capacités démentielles ! Et toi, tu tournes le dos une minute, et pendant ce temps-là elle fout le camp en Espagne pour aller traîner avec tous ces petits cons à cheveux longs qui vendent leurs merdes sur le bord des routes comme des putains de romanichels ! Et ça, à vingt-trois ans ! Mais quelle espèce de débile mentale ! Elle a vraiment qu'un petit pois dans le ciboulot ! Un balai-brosse avec une paire de couilles greffées réussirait à la persuader de le suivre au Maroc !

Et pourquoi est-ce qu'elle est partie ? demande Benny. Vous vous êtes déjà posé la question ?

Maurice et Charlie échangent des sourires onctueux.

Oh, oh, dit Maurice.

DERNIER BATEAU POUR TANGER

Charlie revient derrière le banc en boitant, l'air habité, et pose une main sur l'épaule de Benny. Il s'adresse à lui d'un ton calme et gentil.

Je ne sais pas si tu as vraiment compris le sens de tout ça, Ben. Mais là tu es en train de discuter avec de sacrés putains de lascars.

Maurice se penche, avec un grand sourire.

On est une bande d'affreux, dit-il.

Dérangés, dit Charlie. Des vrais monstres.

Quand est-ce que tu pensais faire ta traversée, Ben ?
Sur quel bateau ? C'est déjà décidé ?

Est-ce que la petite Dilly est attendue à Algésiras, Ben ?

Soudain un aboiement lointain ouvre une brèche. Benny regarde avec espoir dans la direction d'où il vient. Maurice et Charlie échangent un coup d'œil ; Charlie tient fermement la laisse de Lorca.

Deux filles arrivent.

Elles portent des dreadlocks et de lourds sacs à dos.

Leurs vêtements sont usés, leur peau cuivrée.

L'une d'elles tient un chien en laisse.

LE TÉTON TATOUÉ

*Dans la ville de Malaga et aux abords,
janvier 1994*

Au Café Central, sur la plaza de la Constitución, il buvait un café noir en attendant. Autour de lui, le bourdonnement incessant du vieux badinage à l'andalouse. Les clients mettaient leurs serviettes en papier en boule et puis les balançaient sur le carrelage. Les vieux crachaient, et leurs visages se rétrécissaient. Teint couleur d'amande. L'air était bleu de la fumée des cigarettes qui s'élevait en lents remous. Pour se prémunir du soleil hivernal, les dames âgées portaient des manteaux de fourrure qui leur arrivaient à la cheville. Elles avaient de hauts sourcils comiques, en forme d'arcs, dessinés au crayon, et qui semblaient constamment sursauter. Les machines à café riaient et crachaient elles aussi. Les clients buvaient du café noir, con leche, cortado, ou du chocolat, et ils avalaient des longueurs de churros effilés, torsadés, pleins de sucre. Un gros homme triste de Birmingham arriva avec quelques minutes de retard. Il s'assit face

à Maurice Hearne, l'air profondément blessé sur le plan moral. Sa grande carcasse bien en chair se posa dans une douce plainte.

T'es rien qu'un gamin complètement dingue, dit-il. Si tu avais deux sous de bon sens, tu te lèverais tout de suite, et tu filerais bon train. Et tu te retournerais même pas, Maurice. Même pas.

Il commanda un chocolat et une portion de churros, qu'il se mit à grignoter par petites bouchées anxieuses. Il parlait à voix basse, à croire qu'on les espionnait. Il emprunta un stylo au serveur, arracha une feuille à son bloc-notes, et les donna à Maurice. Puis, lentement, il lui récita les chiffres d'un compte bancaire, d'un ton monotone à demi-chanté, pareil à une prière. Il n'y avait pas deux manières de s'y prendre, disait-il. C'était la moitié du fric d'abord, et ensuite il pourrait rencontrer Karima.

Tu devrais faire examiner ta fichue tête d'Irlandais, dit-il. Et ne le prends pas mal, fils, parce que ma mère était du comté de Mayo. Mais ces gens-là ? C'est vraiment la plus mauvaise idée du siècle. Et je sais de quoi je parle. Tu nages en dehors de ton périmètre, mon gars. Tu devrais jeter ce papier. Oublier que tu as vu ma pauvre petite gueule. Parce que ces gens-là, Maurice ? Oh, doux Jésus, non.

Il paya le café de Maurice et secoua la tête en se levant pour repartir.

LE TÉTON TATOUÉ

Réfléchis bien, dit-il. Rentre chez toi. Vis ta vie.
Trouve-toi un boulot qui rapporte. Ponds quelques gosses.

De nouveau seul, Maurice se voyait dans ce café
comme à distance. Sa vision était brouillée à la périphérie
– la peur. La foule était moins nombreuse. Les cafés
espagnols ouvraient à des heures incompréhensibles.
Là, on est tous dedans ; là, on est tous dehors.
Les manteaux de fourrure repartirent en traînant
sur le carrelage. Des serveurs ombrageux en chemise
blanche balayèrent les serviettes chiffonnées et les mégots.
Leur chef ressemblait à Salvador Dalí sans la moustache,
il buvait un ballon de cognac qui l'aidait à tenir.
On se serait cru à un enterrement : ces tristes visages
andalous. Maurice vida le fond de sa tasse et partit.

Le crépuscule s'étendait déjà par les rues, il avançait
dans toute la noirceur de la jeunesse, et les moineaux
se livraient à leurs querelles de clans, sautillant gaîment
hors des poubelles. Sur Alameda Principal, il déambula
sous les palmiers encore décorés des guirlandes lumineuses
de Noël qui écrivaient FELICIDADES, il était excité
à la fois par la peur et par l'ampleur de la somme.
Il aimait le bavardage joyeux et mystérieux des rues, le soir,
il essayait de distinguer des mots. Vah-lay, ne cessait-il
d'entendre – vah-lay –, c'était pareil à un soupir, empreint
de regret. Dans un bar, sur Alameda, il glissa des pièces
dans un téléphone au comptoir et composa le numéro
commun de la vieille maison divisée en appartements
sur St Luke's Cross. Il la sentit qui descendait en hâte

DERNIER BATEAU POUR TANGER

cet escalier hanté pour venir répondre,
et il compta les pas qui le séparaient, huit, neuf, dix,
de la douceur de sa voix :

Tu l'as vu ?

Ah putain, oui, je l'ai vu. Nom de Dieu.

C'est vrai ?

Un gros connard tout en sueur de Birmingham.
Il a pas arrêté de me dire de rentrer chez moi.

Alors c'est bon, tu crois ?

C'est pour demain. Je pense que tout ira bien.

Il est pas trop tard pour changer d'avis.

Cynthia, tout ira bien. C'est la routine.

Mais Maurice, écoute-moi.

Tu me manques. J'ai terriblement envie de te voir.

Ouais, tout ça, c'est fantastique, jusqu'au jour où.

Tout ira bien. Je rentre bientôt. J'entends encore ta voix.

La ville charriait un banc de faces d'anchois pressées. L'élan
du trafic nocturne. Les lumières festives du port

LE TÉTON TATOUÉ

se déplaçaient sur les eaux huileuses. Il alla jusqu'à la plage de la Malagueta pour calmer sa peur et remettre ses pensées en ordre. Il sentit tout de suite qu'il y avait de l'héroïne, la nuit, dans le secteur de la Malagueta. La mer profonde était retenue par de frêles digues. Il s'assit sur le sable dans l'obscurité et écouta la nuit, la circulation ; le sifflement rapide et sibilant des voix andalouses.

Il réfléchit et conclut que s'il ne dormait pas il n'y avait aucun risque qu'il rêve de son père.

*

Karima avait la quarantaine, elle était mince, jolie dans le genre femme facile, avec de vilaines dents sexy qu'elle découvrait lorsqu'elle ouvrait la bouche pour prendre une énorme taffe moqueuse, à croire que sa cigarette ne pouvait assouvir les besoins brûlants de ses poumons sahariens. Son visage fin se crispait d'une grimace lorsqu'elle inhalait, puis se ridait d'un sourire lorsqu'elle exhalait. Elle conduisait une chouette petite voiture à travers les nouvelles banlieues de Malaga, là-haut dans les collines.

Tu as une tête, dit-elle. C'est comme dans les films, comment on les appelle ? Dans les contes de fées ? Les Walt Disney ?

Je suis pas sûr de trop aimer ce que tu racontes, dit Maurice.